

On peut plus faire ça sur scène

par Dabloudish Spildia

Prix Rock Attitude 2009



Co-organisé par Radio Béton et l'Université François Rabelais
Jury présidé par Thomas Vandenberghe

On peut plus faire ça sur scène

Joe était dans son garage et repeignait son plafond. En fait, il avait commencé par vouloir repeindre son plafond, mais il s'était aperçu que le plâtre se barrait, et quand du tournevis il avait forcé un peu sur un coin douteux, la plaque de contreplaqué, complètement corrodée, lui était tombée sur le coin de la gueule, et alors il avait découvert dans un recoin du faux-plafond une planque à écureuils, ce qui l'avait enragé parce qu'il menait depuis des années une guerre sans merci contre ces rongeurs, qu'il tenait pour principaux responsables de la décrépitude accélérée de sa maison et croyait avoir tous éliminés, et il était en train de pester contre ces satanés parasites, qui vous bousillent une cloison en un rien de temps et vous rendent fou à cavalier derrière les murs toute la nuit, quand la radio annonça que Frank Zappa était mort.

Joe avait 17 ans en 1972 quand il avait assisté au concert de Fillmore East, et ce n'est que 20 ans après cette expérience fondatrice qu'il avait renoncé à essayer de se faire pousser une grosse moustache noire, sa pilosité chiche et roussâtre n'imitant que d'assez loin celle de son modèle. Il ne gardait de ses tribulations somme toute assez fades à-travers cette époque héroïque qu'une gloire, d'ailleurs difficilement vérifiable : celle d'être la petite voix dont se moque le Maître dans Ruthie Ruthie ("You can't do that on stage anymore", version live), lorsqu'Il dit l'avoir entendue tous les soirs pendant un mois, lors d'une tournée sur la côte Est, crier grêlement : "Freak me out, Frank ! Freak me out !".

Il avait aussi gardé, ou plutôt n'avait pu se résoudre à bazarder, quelques guitares cintrées, un lot d'amplis qui n'avaient jamais réussi qu'à électrocuter leurs utilisateurs, des médiateurs en pagaille, une moitié de batterie... les reliefs vénérés

de ce qu'il appelait sans tromper grand-monde sa jeunesse psychédélique, et qui n'étaient rien de plus que les déchets d'une longue adolescence-type, pourrissant comme il se doit dans son garage avec les outils de jardin et le bric-à-brac habituel, en attendant de revenir à la poussière.

...Et un piano, qu'une vieille voisine, ayant entendu qu'il s'intéressait à la musique, avait insisté pour lui donner, quand il avait 18 ans, et qu'il n'avait pratiquement jamais touché...

Quand il entendit la nouvelle, Joe, qui était à quatre pattes dans le réduit à brasser de la merde d'écureuil, eut un bref moment d'hébétude :

– “Quoi ?”, éructa t'il. Et il commit l'erreur de se retourner brusquement pour tendre l'oreille vers le poste. Le faux plafond, qu'il avait lui-même installé pour prouver à sa femme qu'il était utile à quelque chose (ça n'avait pas marché, puisqu'elle n'était plus là) fit ce que tout faux plafond crânement monté par des non-professionnels fait dans ces circonstances : il s'effondra d'un seul coup et Joe tomba la tête la première dans le piano.

Le vacarme dura un long moment, de lointaines répercussions roulant encore dans les profondeurs de l'instrument quand il reprit ses esprits. Il faisait nuit, quelqu'un parlait. Un peu désorienté, Joe se demanda qui était dans son garage. Le débat s'envenimait. Les voix, nombreuses et nasillardes, parlaient de sexe et de rock n'roll, mais avec un accent si méprisant que Joe, qui se targuait avec une certaine suffisance de bien connaître les deux, se sentit en devoir d'intervenir.

– Dites-donc ! lança-t'il en essayant de se dégager de l'enchevêtrement de cordes et de marteaux tordus qui l'entravait, et les voix se turent brusquement. Un grincement de ressort vaguement fa-mineur alla mourir dans la distance en ondulant.

Quelque chose d'étrange se passa alors : de l'obscurité jaillit un point lumineux, qui se mit à grossir. Médusé, Joe vit bientôt que c'était un requin jaune, qui se ruait sur lui du fond de l'espace à une vitesse fulgurante, la gueule ouverte... Mais au moment où il aurait dû le happer, le requin s'arrêta net, le fixa d'un œil torve, et il explosa dans une magnifique gerbe dorée, qui révéla à Joe l'intérieur du piano, vaste comme une cathédrale, dans ses moindres détails, et à quelques pas de lui, plus près qu'il ait jamais pu en rêver, la silhouette adulée de son idole, plantée dans ses bottes en peau de python et encerclée par un groupe de sénateurs en pyjamas ; et tous le clouaient de regards indignés... Frank Zappa dit quelque chose que Joe, complètement abasourdi, ne capta pas.

– Quoi ? fit-il en se rapprochant.

C'est à ce moment que l'onde de choc les atteignit. Il y eut un craquement d'apocalypse, le craquement d'un univers qui se tord, se tord douloureusement avant de rompre, et dans un déchaînement de bois fracassé et de cordes sifflant, le piano se cabra pour dégueuler en une succession de vagues désarticulées ses arpegges sur eux... Balayés, roulés cul-par-dessus-tête, les sénateurs hurlaient des imprécations en s'abîmant dans une bouche aux dents noires et blanches qui s'ouvrait démesurément sous leurs pieds, maëlstrom irrésistible où tourbillonnaient aussi vingt orchestres symphoniques, une troupe de mariachis, et un pingouin en plastique. Joe s'agrippait à son héros, et il put lire ces mots sur ses lèvres :

– Crétin, tu as tout fait foirer !

Le silence revint brusquement, seulement troublé par les accents désaccordés, au loin, d'un thème qui ressemblait à Louie Louie. Les parois du piano avaient disparu, ils se tenaient maintenant au milieu d'une sorte de banquise sale, sans horizon. Joe remarqua que son compagnon avait pris un vilain coup de soleil : sa

moustache et son bouc, disparus, n'avaient laissé que leurs empreintes en négatif sur son visage, et il n'avait pas l'air content...

– Vous imaginez le nombre de chiens qu'il a fallu pour couvrir toute cette surface ? s'exclama Joe, incrédule, en lui désignant l'immense étendue de neige jaunie.

Zappa explosa :

– Mais qui m'a foutu un blaireau pareil, c'est pas vrai ! Je tenais mon ticket pour l'enfer, ils étaient à deux doigts de m'y expédier pour rejoindre Oncle Viande et les princesses juives, quand tu débarques comme un nain de jardin dans mon jugement dernier ! Qui es-tu ?

– Maestro, c'est moi !

Joe se donna une claque pour chasser une mouche qui s'était posée sur son nez. Enfin il tenait sa chance !

– C'est moi, vous vous souvenez ?

Il prit une voix de fausset :

– “Freak me out, Knarf, freak me out !”

Zappa fronça les sourcils, vissant son regard sur lui :

– Comment tu m'as appelé ?

– APPAZ KNARF ! tonna en réponse une voix sépulcrale qui les fit sursauter. Ils se retournèrent. Une forme se traînait lentement vers eux. Comme elle approchait, laissant derrière elle une affreuse trace de lymphes et de sang mêlés, ils reconnurent un bébé phoque au corps lacéré de blessures. Il s'arrêta à leurs pieds et leva des

yeux implorants. C'était bien de cette misérable créature que sortait la voix d'outre-tombe :

– Monsieur Knarf ! On m'a chargé de vous dire qu'il y avait un problème... humm... humm...

Elle haletait à faire pitié.

– C'est grave : au moment même où le verdict de votre procès allait être énoncé, quelque chose a fait dérailler le différentiel karmique (Knarf fusilla Joe du regard)... Personne humm... ne sait exactement ce qui s'est passé, mais le moteur du piano a calé, puis il est reparti à l'envers, et votre dossier a été égaré... Votre jugement est ajourné humm... jusqu'à ce que la partition puisse être réécrite... Mais comme l'expansion du piano est inversement humm, proportionnelle aux réductions de personnel, j'en suis le triste exemple, il se peut que cela prenne du temps... De fait, à moins que vous ne vous en chargiez vous-même, je crains que vous ne soyez condamné à errer dans les limbes sous cette identité de rechange, humm, pour l'éternité... Je suis désolé, monsieur Knarf.

A ce moment, la rengaine déréglée, qui n'avait cessé de s'emmêler les pinceaux dans le lointain, fut recouverte par un son encore plus déplaisant : une marée couinante était en train de déferler à leurs pieds. C'étaient des rats, une multitude de rats, qui convergeaient sur eux de toute part.

– Ils sont chauds, regardez ! pouffà Joe, que le contact de leurs poils sur ses jambes chatouillait agréablement, mais les autres ne semblaient pas partager son allégresse.

– Les rats ! hoqueta le phoque. Fuyez !

Terrorisé, il se remit à ramper, et s'éloigna en gémissant.

Un lent martèlement sismique ébranlait la banquise. De plus en plus lourd, il venait dans leur direction. La cause leur en fut bientôt visible : c'était un gigantesque après-ski rempli de plomb qui se déplaçait à cloche-pied, écrasant aveuglément les rats sur sa route. Il se planta un instant devant eux, les renifla, puis repartit sur les traces du phoque... Les rats, tout à l'avidité du festin à venir, ne semblaient pas faire attention à Joe et Knarf. Joe se donna une tape pour chasser une grosse mouche verte. Qu'est-ce qu'il y avait comme mouches, par ici !

– Ben qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda-t'il.

– On cherche une colline, abruti, ces rats sont en train de faire fondre la neige !

En effet, Joe remarqua avec consternation que la neige jaune se liquéfiait, sous l'effet de la chaleur des rats, et qu'ils y pataugeraient bientôt jusqu'aux mollets. Ils se mirent à trotter.

Ils couraient depuis assez longtemps quand ils tombèrent sur un indien très dignement assis sur un canapé rouge. Sans hésiter, Appaz Knarf s'assit à ses côtés. Comme l'Indien ne bronchait pas, Joe l'imita. Au bout d'un moment, le canapé se dégagea et se mit à flotter. L'Indien commença à pagayer.

C'était un sofa de marque germanique qui se dirigeait assez facilement, d'après ce qu'en jugea Joe, et dans lequel, au surplus, on était bien assis. La vie de groupie, convint-il avec gratitude, n'est pas rose tous les jours, mais elle a quand même ses douceurs...

– L'Indien, fit Knarf, peux-tu nous conduire au moteur du piano ?

– Si tel est ton souhait, Appaz Knarf, répondit L'Indien, mais je dois te prévenir que la route sera longue...

Et il expliqua, avec la sagesse propre à son peuple, qu'il leur faudrait d'abord franchir cette mer, dite de l'Invention, très vaste et semée d'embûches, et qu'une autre mer, la Mer de l'Invention, les attendait au bout de celle-ci, tout aussi périlleuse. Il leur parla d'une Mer de l'Invention, terreur des damnés, qu'il faudrait ensuite traverser, pour arriver à celle d'après, encore de l'Invention. Il leur confia sa crainte que l'expansion inversée du piano des limbes multiplie ainsi jusqu'à plus soif le nombre de mers, toutes de l'Invention, à traverser, et il s'attela à en décrire les dangers, quand Appaz Knarf perdit patience :

– Laisse tomber, l'Indien, j'ai compris... Je veux bien être condamné à me taper ce purgatoire pour l'éternité à cause d'un pignouf (Joe se fit tout petit), mais s'il faut en plus que j'expie tous les mauvais jeux de mots que j'ai fait de mon vivant, on n'est pas rendus à Loches...

– La torture n'arrête jamais, acquiesça l'Indien en clignant de l'œil. Il continua à ramer, et pendant que Knarf boudait à la proue, Joe s'assoupit, bercé par le chuintement régulier de la pagaie.

Un cri de rage le réveilla en sursaut. Il se dressa et eut juste le temps de voir l'Indien disparaître dans la gueule d'une immonde chose-poisson, qui essayait de grimper par le plat-bord du canapé tandis qu'Appaz Knarf s'efforçait de l'en empêcher à coups de pagaie.

– Aide-moi, idiot, elle va nous faire chavirer ! cria Knarf.

La chose était tenace, mais ils l'éreintèrent tant et tant qu'elle finit par lâcher prise. Elle s'enfonça à contrecœur dans un bouillonnement d'écume. Un bout de tentacule arraché était resté dans la main de Joe. Dégouté, il le lança au loin; aussitôt, un essaim de grosses mouches vertes se jeta dessus.

– Il faut lâcher du lest, le canapé prend du gîte ! hurla Knarf, et force était de constater que leur esquif, durement malmené par l’abordage de la chose-poisson, s’enfonçait de plus en plus; ils allaient couler.

Alors Appaz Knarf lança un drôle de regard à Joe. Il resta pensif quelques secondes et finit par lever lentement la pagaie.

– Fais pas ça, Knarf, supplia Joe, je sais pas nager !

Mais Appaz Knarf assurait sa prise. Joe jeta un regard affolé sur l’horizon vide, puis sur l’eau aux reflets malveillants.

– Knarf, déconne pas ! Je connais tous tes albums par cœur, tu peux pas faire ça !

Le coup le frappa à l’oreille, le précipitant par dessus bord. Pendant qu’il tombait, Joe s’aperçut que des lattes de parquet, des lattes de parquet en chêne, étaient en train de se matérialiser une à une sous le canapé, rendant inéluctable un contact prochain et douloureux, malgré sa chute au ralenti, avec elles, et il s’émerveilla en son for intérieur de ce phénomène. Les profondeurs du gouffre sur lesquelles elles se refermaient, trop vite à son goût, révélaient maintenant un grouillement obscène de fesses et de nichons, de cuisses énormes s’ouvrant et se refermant sur des sexes tour à tour ricanant et le sifflant, et Joe savait, savait désespérément qu’il ne les atteindrait jamais, que le rock n’ roll ne lui avait rien appris, qu’il avait raté sa vie... Le brinquebatement dément de Louie Louie, rejoint dans une immense ascension chromatique par un chœur où tous les sons de la création s’époumonnaient ensemble, enfla jusqu’à emplir la totalité de l’espace sonore, et comme Joe allait percuter, anticipant le choc avec une grimace d’appréhension, le cœur du piano lui apparut : ratatiné, l’air mal en point, il se tordait sous l’attaque d’une véritable tornade de mouches, prisonnier à l’intérieur d’un vieux poste de télé. Alors Joe eut

une révélation : pénétré par une certitude géniale, il tendit la main à la recherche du bouton Power, et pendant que Louie Louie, avalé par un requin jaune, retournait au néant, il cria son épitaphe à celui que malgré tout il admirait encore :

– Freak me out, Frank !

– Il refait surface ! dit quelqu'un, et les échos du refrain maléfique n'étaient plus que le goutte à goutte d'un appareil médical. Un bon visage, surmonté d'un bonnet d'infirmière, apparut dans son champ de vision, et Joe comprit qu'il était revenu d'entre les morts...

Par la suite, traumatisé par les événements qu'il avait vécus dans son coma, Joe cessa à jamais d'écouter du Frank Zappa. Développant avec l'âge une propension à abonder avec les opinions de droite, il en vint à considérer en bloc toute la musique de ces années-là comme faisant partie d'une vaste opération de propagande gauchiste, pro-avortement et pro-drogues, et à s'engager de toutes ses forces contre les tentatives du show-biz pour dévoyer la jeunesse avec des rêves qui n'étaient pas les leurs. Au bout d'une quinzaine d'années, devenu publicitaire, il avait complètement fait l'impasse sur cet épisode troublant et vivait remarié dans sa maison, toujours la même, où les écureuils cavalaient maintenant en paix, seuls bénéficiaires de son humanité.

Un jour, alors qu'il changeait une ampoule dans le living, il entendit à la télévision que Michel Sardou était mort...

Merci

aux membres du jury :

Thomas Vandenberghe, président du jury,

Céline Gitton de la Médiathèque François-Mitterrand,

Aurore Martinez de la Boîte à Livres,

Hervé Meurgues, Virginie Porter et Fabienne Tardivo de Radio Béton,

Martine Pelletier, Jean-Pierre Conin et Lilian Caillaud de l'Université

François-Rabelais.

Merci

au comité de lecture et à toutes les personnes

qui se sont investies dans ce projet.



Une nouvelle originale de **Dabloudish Spildia**
lauréat du concours de nouvelles organisé par
l'Université François Rabelais et Béton! 93.6

Enregistrée dans les
studios de Radio Béton

Réalisation

Bastien

Avec les voix de

Ur, Rodolphe,
Nico Rotenberg



Visuel: Ür
www.thefamousfrenchartist.com

Impression : Place Net - 1 rue Traversière - 92100 Boulogne
Tirage en 250 exemplaires, mai 2009 - n°ISSN/DLS-20031010 12273